Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 57

LES AMOURS d'un Interne

Par Jules CLARETIE

La surveillante avait peur, pour Mignon, le voisinage de Pauline. Elle sentait instinctivement que Mathilde obéissait plus qu'il ne fallait à l'influence de la vieille fille.

— Pour Mlle Devin, Pauline était plus qu'une hystérique, c'était une folle. On avait tort, disait-elle de ne laisser, comme aux vieilles de l'hospice, la liberté des promenades dans les cours, hors de la section. Elle pouvait être dangereuse. Un jour elle avait voulu, dans un accès de fureur, étrangler une malade avec le cordon du scapulaire qu'elle portait toujours tous sa chemise de toile.

Et elle ne quittait point Mathilde, cette Pauline. C'était sur son bras que s'appuyait la jeune fille lorsqu'elle avait besoin un peu l'air.

Un soir, Pauline ramena, à la salle Sainte-Laure, Mathilde absolument livide, les yeux égarés, la tête perdue. Vlaandry s'informa. Les deux femmes avaient rencontré, dans la rue de la Lingerie, Paul Combette qui conduisait Mlle Barral à l'école des infirmières.

En apercevant cet homme et cette femme, Mathilde était devenue toute blême, et Pauline, expérimentée, avait eu toute les peines du monde à arrêter une attaque en comprimant le ventre de la malade de ses deux poings robustes.

Combette n'avait rien vu, rien entendu, étant déjà loin.

C'était Pauline qui racontait cela à Vlandry, ne doutant point de la blessure à laquelle elle touchait, Georges le savait bien qu'on belle ne quittait plus Jeanne.

Il avait encore enfoncé dans son regard, cette vision cruelle de ces deux êtres causant, là-bas, comme deux amoureux. Mais inconsciemment, cette fille venait lui retourner le couteau dans la plaie. En écoutant Pauline, il était presque aussi pâle que Mathilde lorsqu'elle avait suivi Combette de son regard effaré.

Une crise affreuse, tordant comme une convulsionnaire la pauvre Mignon, allait survenir d'ailleurs cette émotion violente.

Georges passa la nuit à son chevet.

Pauline, éveillée aussi, regardait sa voisine, et, de temps à autre, avec cet amour-propre étonnant des hystériques, demandait à l'interne si ses attaques à elle étaient aussi étonnamment que cela.

— Plus étonnantes, répondait l'interne.

— Vraiment? M. Vlandry.

— Beaucoup plus étonnantes.

Pauline rayonnait. Elle avait cette vanité épouvantable d'être la plus malade de la section.

— Un orgueil comme un autre, après tout, disait Pedro. Il y a des vanités plus nuisibles que celle là, puisqu'elles nuisent à autrui.

Dans cette terrible nuit qui suivit pour Mathilde la rencontre de Jeanne, la pauvre fille passa, après une période d'excitation maniaque, par toutes les phases de son délire, mêlant à des cauchemars des imprécations jetées à la face de Combette et de Mlle Barral, tombant de ces extases étranges, pleines de visions heureuses, à une dépression farouche, triste, traversée de cauchemars. Elle voyait des fantômes, voulait se déchirer le sein, mourir, briser, égratigner. Elle tutoyait Vlandry, l'injuriait, puis s'arrêtait, devenait souriante, voyait des fleurs, chantait des rondes :

La-bas, chez mon père,
Y a un bosquet, oui,
Tout deux — et yon !

Puis elle riait encore et, s'interrompant tout à coup, jetait quelque cri strident et disait, toute confuse :

— Je ne suis plus mam'zell Mignon, je suis madame Grenouille. J'ai épousé un crapaud et je viens d'accoucher de deux petits crapauds. Ça ne fait rien, ça ira dans le jardin, et le soir, ça a un chant très gentil, très triste... Hu ! hu ! — Hu ! hu ! — Je les aime, moi, les crapauds.

Les crapauds, les rats, les araignées, les animaux immondes, on les retrouve inévitablement en toutes ces hallucinations de l'hystérie.

— Otez les ! Otez ça ! criait Mathilde.

Et, sérieuse, s'interrompant, assise sur son lit, elle piquait nus sortant de dessous les draps blancs, plus blancs que les draps, et la lune triste de la lumne caressant ses pauvres épaules maigres, elle apercevait la rondeur juvénile sous l'épanouissement de la chevelure blonde, elle retournait aux souvenirs d'enfance, au temps où elle cueillait des fleurs des bois pour les vendre...

— On ramassait ça dans la mousse. C'est joli la mousse. Du vieux... doux. J'enfonçais ma main dedans. Je prenais de l'herbe mouillée à poignées pour me faire fraîe, quand j'avais la fièvre. Ah ! je m'amusais. J'allais dans le potiallier casser les œufs pour voir les poltis.

Et encore et toujours, et éternellement comme l'inévitable spectre, comme le tourmenteur et le carnifex, la vision détestée maintenant de Combette et les caresses de cet homme qu'elle repoussait de tous ses gestes, de tout son corps, des ongles, des dents, du ventre ! Et toujours le même mot de refus hagneux :

— Non, non, non. Va avec la Barral... Trompe-la... Aime-la... Mais moi, ah, moi, non, non, non, non. — Je te ferai arrêter.. Non, je ne veux pas.

Le lendemain, Mathilde était toute blême, brisée immobile, dormant d'un sommeil comatoux, dans ses draps frippés.

M. Fargeas fit remarquer à ses élèves un phénomène nouveau, très singulier : Mathilde était totalement anesthésiée et il suffisait de tracer, sur sa peau blanche, d'une douceur pareille à une peau d'enfant, des caractères que le voulait pour qu'aussitôt, à la place touchée par l'ongle ou le crayon du docteur, une saillie rouge apparaît, d'une proéminence telle qu'en tâtant ces caractères, on pût reconnaître la lettre que venait d'écrire le M. Fargeas.

— Trouble prophique et qui durera plusieurs heures, disait le chef. Le cas est assez fréquent, et voilà, messieurs, une stigmatisée toute trouvée.

Et pendant quelques heures, en effet, les caractères tracés sur cette peau blanche demeuraient visibles comme une inscription parfaitement déchiffrable.

— Un aveugle pourrait la lire, disait Pedro. C'est la *Pentate littéraire*, cette Mathilde, ajoutait le petit Finet. Tiens, ça manque à Lolo, cette propriété-là.

— Il y a un nom qu'on pourrait écrire sur la poitrine de Mathilde, ajoutait Vlandry avec amertume, et le cœur lui en saignerait.

Et Pedro, hochant la tête :

— Canna ce nom-là, faisait-il : « Monsieur Don Juan Combette ! »

Pauline, la voisine de Mathilde, était un peu irritée de cette supériorité inattendue que la pauvre Mignon venait de prendre sur elle.

— Toi qui as simulé l'hystérie, Pauline, lui disait Pedro, tu n'as pas çà, toi, la possibilité de servir de papier à lettres vivant.

Vlandry suppliait alors Pedro de ne pas surexciter l'amour-propre de Pauline. Il y avait chez cette jeune fille de sourdes colères qui pouvaient être dangereuses.

— M. Vlandry a raison, monsieur Pedro, disait Mlle Devin. Elle me fait peur cette enragée-là !

— Pas épileptique qu'autre chose, cette Pauline, soupirait Vilandry.

Connaissant maintenant toute l'histoire de Mathilde Mignon, Pauline prenait souvent à part la jeune fille, tout bas, dans le coin des cours, lui parlait, avec une animation ringulière, de choses qui faisaient, dans les yeux bleus de la jeune fille, passer comme des lueurs de colères mauvaise.

Elle lui ressassait avec la même cruauté la même histoire, fatiguante à force de rabâchage quotidien : Combette venait tous les jours, ou presque tous les jours voir Jeanne, oui, oui, cette Jeanne qui était là, tout près, à quelques pas, dans la section Esquirol, et qui, avec ses grands yeux bleus, voyait parfaitement bien les amants des pauvres filles.

— Car elle t'a *lou* ton Combette ! disait Pauline. Pfut pas qu'elle pose à la madone. Ah ! mais non !

Pourquoi, dans cette tête désaxée de la malheureuse, une soudaine haine, violente, inexplicable, s'était-elle germe et grandi contre Jeanne Barral ? Pauline avait éprouvé, dès la première fois qu'elle avait vu Jeanne, une espèce de jalousie inexplicable.

Il lui déplaisait qu'on s'occupât « autant que ça » d'une fille de service. Qu'est-ce qu'elle était donc, celle-là ? Est-ce que par hasard, elle sortait de la cuisse de Jupiter ?

Cette morbide surexcitation d'amour-propre que produit l'hystérie donnait à cette jalousie sans cause un acharnement singulier. Et puis peut-être le souvenir de la camisole de force mise à Pauline le jour même de l'apparition de Mlle Barral à la Salpêtrière, expliquait-il toute cette fureur. Mais y avait-il besoin d'expliquer une idée fixe logée dans un cerveau malade ? Pauline avait pris Jeanne *en grippe*, comme elle disait, toute.

C'était suffisant. Elle exaltait Mathilde, elle s'exaltait elle-même dans ces interminables et éternelles causeries où Pauline répétait, avec des éclats de rire fous, que les hommes étaient de la canaille, des menteurs, un tas de lâches, et que, quant à certaines femmes, ah ! par exemple, c'est avec du vitriol dans la figure que ces coups de pieds dans les reins qu'il fallait les traiter. Voilà.

— Oui, du vitriol ! Tiens, une idée ! Veux-tu que je t'en rapporte quand je sortirai ? disait-elle à Mathilde. Tu te vengeras !

— Du vitriol ?

— Oui, chez le pharmacien... Pas demandé-rai... je ferai une fausse ordonnance !

Mathilde tremblait quand cette Pauline parlait ainsi. Se venger ? Pourquoi se venger ? Il était si doux, cet homme, et si mourir comme on s'endormirait, doucement. Ah ! c'est ça qui serait bon !...

Elle retombait alors dans ses rêves. Elle ressentait une lassitude atroce. La courbature de la vie. Elle voulait dormir, dormir toujours, ne s'éveiller jamais...

— C'est si doux, quand on dort !

Un jour, après une douleur horrible ressentie du sommet de la tête, au vertex, Mathilde, épouvantée, essaie comme un étourdissement de boule vers le cœur, crie brusquement qu'elle voyait tout en rouge autour d'elle, que, c'était comme une vapeur rouge qui l'enveloppait. Elle était toute pâle. Une sueur froide lui coulait sur la peau.

Elle tombe presque assistée dans un état de somnistion singulier, se bougeant pas, ne criant pas, mais entendant tout, et disant quelque idée qu'on lui insufflait, en quelque sorte, se logeant dans un coin de son cerveau pour n'en plus sortir.

(A suivre.)

OFFRES ET DEMANDES D'EMPLOIS

On demande une femme à journées pour nettoyer. — Prendre l'adresse rue Verte, 53, Tourcoing.

AVIS DIVERS

Le Moniteur Financier (32e ANNÉE) 39, Avenue de l'Opéra, PARIS

Le Moniteur Financier, par suite du développement considérable de son tirage, réduire le prix de son abonnement à 5 francs par an à partir du 1er janvier 1898.

C'est le plus ancien des journaux financiers, 20 pages de texte ; il publie le premier toutes les informations intéressantes, avis de bourse et obligations tirées, Sociétés ; Conseils financiers, Actualités, Correspondances, Revue des valeurs, Blanc d'or, Liste officielle de tous tirages, Cotes complètes de toutes les valeurs, etc., etc.

Service gratuit pendant un mois sur simple demande adressée au Directeur : 39, AVENUE DE l'OPÉRA — PARIS

ÉTOURDISSEMENTS BRUITS D'OREILLES guéris par le remède *remède* de M. F. BIENFAIT, à BOURGOIN, (Isère). Indications gratis.

LA VUE POUR TOUS Ancienne Maison Weil **MAILLARD** S

praticien, a obtenu des cures merveilleuses par l'emploi de ses verres grandes au alien pour. Ils conservent la vue à toutes les personnes sujettes à un travail d'attention, telle que l'étudiant, l'ecclésiastique, le médecin. Ils rendent la force aux yeux fatigués par l'âge, le travail et la maladie. Le prix en est très modeste : 1 fr. 50 pour pince-nez étuiné, les de myopes ou presbytes.

Envoi franco contre 1 fr. 50, en mand.-poste (indiquer l'âge suffit).

26, rue Faidherbe, LILLE

La Maison n'a pas de dépôt et ne fait pas colporter.

AU CORSET ÉLÉGANT

Vandorpe-Lava

61-63, Rue des Fabricants

ROUBAIX

Maison la mieux assortie de la région et vendant le meilleur marché.

Grand choix de Corsets blancs pour les Communions.

Spécialité de corsets pr Mariées, pour bais et soirées, etc.

Mise en vente des Nouveaux Modèles de la saison.

Primé à toute cliente : Un Ballon au gaz, ou a musique, ou nochet.

PHOTOGRAPHIE ELKAN

74, Rue Pellart, ROUBAIX

PREMIÈRES COMMUNIONS

Portraits très soignés depuis **5** fr. la douzaine

Portraits Artistiques à **10** fr. avec une

MAGNIFIQUE PEINTURE A L'HUILE SUR BOIS

FEMMES ENERVEES!! TOUJOURS CONSTIPÉES!!

Vous avez le teint jaunâtre, mal à la tête, mauvaise bouche, la langue chargée, Madame ; pas d'appétit, douleurs d'entrailles, et avez cela un caractère irritable à l'excès qui rend la vie odieuse à vous... et aux vôtres. Quel la fâcheuse constipation !!! Voulez-vous voir disparaître tout cela ??

Remplacez les purgatifs, pilules, médecines noires et tisanes étrangères par les Bonbons laxatifs de Vichy « Fedit-Comprimés », dont les effets sont doux et durables parce qu'ils agissent directement sur les intestins et modifient peu à peu les muqueuses en augmentant leurs sécrétions. C'est là un des plus grands bienfaits de cette médication nouvelle. — *Nouveau Médicament Fedit-Comprimé.* — Échantillon Franco, contre 6 timbres-poste. Écrire : J. Bourrier, Pharmacien, 59bis, Rue Pigalle, Paris.

MACHINES A COUDRE

ROUBAIX

Grande-Rue, 20

SINGER — SINGER

SINGER

37, rue Nationale,

TOURCOING

MACHINES A COUDRE

Seuls dépositaires du CHOCOLAT PARISIEN

L. DELPLANQUE & Cie

Épiciers en gros

TOURCOING — 72, Rue de Roubaix et 4, Rue Saint-Eloi — TOURCOING

BON GÉNIE DE LILLE

VENTE A CRÉDIT

de toutes espèces de Marchandises aux conditions les plus larges

L'Administration du BON GÉNIE de Lille, **4, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons,** prévient sa nombreuse clientèle de Roubaix, Tourcoing et Croix-Wasquehal, qu'elle vient de **consentir des rabais considérables** sur tous ses articles et qu'elle **offre une superbe prime** à tout ancien client recommençant un nouveau compte.

Saison d'Hiver. — Immenses choix de Vêtements d'Hommes, Dames et Enfants, tout faits, et de Draperies et Tissus fantaisie Haute Nouveauté en tous genres pour Vêtements sur mesure. (Coupe et Façon irréprochables.)

Fabrique de Meubles. — Meubles sur commandes. — Mobiliers en tous genres et Literies complètes.

Livraisons discrètes **franco à domicile** par la voiture de l'Administration. — Le **Voyage entier** est **remboursé** à tout acheteur venant à Lille.

SEULS REPRÉSENTANTS :

A Roubaix : M. TRÉFIER, 168, rue du Collège.
A Tourcoing : M. LORIDAN, 24, rue de Gand.
A Croix : M. BROCART, 101, rue Kléber.

GUÉRISON RADICALE DES RHUMATISMES, GOUTTE

Nevralgies, Gravelle, Vices du Sang, Affections nerveuses, Eczémas, etc., etc.

Aucune Spécialité, aucun Médicament ne peuvent lutter contre l'Elixir Bu-Gélots.

Demandes la Brochure explicative qui vous sera envoyée franco, vous y trouverez le parallèle de vos guérisons.

Dépôt Gle : G. DELAPORTE, Pharm. 1er, 13 TOURCOING (Nord) et dans toutes les Pharmacies. — PRIX DU FLACON : 4f. 50

MORRHUOL CHAPOTEAUT

Représente les *Principes Actifs de l'Huile de Foie de Morue* débarrassée de sa matière grasse et indigeste. Il offre aux mères de famille le moyen de faire prendre à leurs enfants ce médicament sans répugnance. Le MORRHUOL s'administre sous forme de petites capsules rondes équivalant chacune à *Cinq grammes d'Huile.*

Les expériences faites dans les Hôpitaux de Paris ont prouvé que le MORRHUOL fortifie rapidement les enfants mous, lymphatiques et sujets à des rhumes fréquents.

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LA MUTUELLE NATIONALE

Société de Prévoyance et d'Assurances Mutuelles sur la Vie

Approuvée par le Conseil d'État
Autorisée par décret spécial du 18 décembre 1895

Fonctionnant sous la surveillance directe et effective de l'État

Siège social : Place de la République, Lyon.

Direction divisionnaire du Nord : 36, rue du Priez, Lille

Les Polices de la **MUTUELLE NATIONALE** garantissent

Un CAPITAL ESPÈCES payable au bout de 12 ans au souscripteur lui-même s'il est vivant.

EN CAS de DÉCÈS de l'ASSURÉ avant l'expiration des 12 années, une Caisse spéciale de contre-assurance remboursera à ses héritiers ou ayants droit sans frais et dans un minimum les sommes versées.

CES POLICES conviennent pour la

DOTATION DES ENFANTS et pour la constitution des

RENTES VIAGÈRES

On peut souscrire depuis 5 fr. par mois

Versements pendant 10 ans seulement

SOUSCRIPTIONS RÉALISÉES

Au 31 décembre 1896 1.617.000 fr.
Au 31 décembre 1897 3.109.660 fr.
Au 30 novembre 1899 **26.184.000 fr.**

RÉSULTATS DES RÉPARTITIONS

de la Caisse de Contre-Assurance en 1897

Les bénéficiaires ayants droit des sociétaires décédés pendant l'année ont reçu près de 4 fois les sommes versées.

En 1898

La répartition de la Caisse de Contre-Assurance a donné près de 6 fois les sommes versées.

LA MUTUELLE NATIONALE est la *plus importante* mutualiste pure française, approuvée et autorisée par l'État. Voir, dans le « Journal Officiel » du 4 mars 1899, le compte rendu des opérations au 31 décembre 1898.

La Société accepte AGENTS PRODUCTEURS et CORRESPONDANTS avec références. — S'adresser à LA DIRECTION DIVISIONNAIRE, à LILLE, 36, rue du Priez.

CAPSULES de Quinine de Pelletier

INVENTEUR DE LA QUININE

Ces Capsules, inaltérables, de la grosseur d'un pois, ne durcissent pas comme les pilules et s'avalent plus facilement que les cachets. Elles sont souveraines pour combattre les *rhumes, la grippe, l'influenza* et en général les accès fébriles qui se manifestent au début de toutes les maladies. Les *migraines, les névralgies, les fièvres intermittentes et paludéennes, la lassitude, le manque d'énergie, le rhumatisme, la goutte, les maux de reins,* sont tributaires de cet hydrique médicament.

UNE CAPSULE est plus active qu'un grand verre de quinquina.

Exiger le nom PELLETIER sur chaque Capsule.

Prix moyen : 1 fr. le gramme en 10 Capsules.

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Pharmacie BRUNEAU, rue de Lille, 2, Tourcoing

GUÉRISON en quelques jours des rhumes, toux, bronchites, etc., par le Sirop pectoral balsamique et les pastilles tolu, goudron, codéine, prix 1 fr. 50. — Huile de foie de morue ambrée, le litre 1 fr. 25. — Huile de foie frais de morue, blanche, sans odeur, très facile à prendre, le litre 2 fr. 50. — Emulsion d'huile de foie de morue préparée avec des foies frais, le litre 5 fr. — Quinquina gris huanuco pour préparer un litre de vin de quinquina, le paquet de 30 gr. 0 fr. 30. — Bandages herniaires à 2 fr. 50.

Guérison en quelques jours de toutes les maladies contagieuses, écoulements, etc.

Eaux minérales et Spécialités avec grand rabais.

GUÉRISON ASSURÉE

de toutes les

AFFECTIONS SECRÈTES, CONTAGIEUSES, RÉCENTES

ou invétérées, Maladies de la Peau, Vices du Sang, Syphylis, etc.

par la Méthode Spéciale du Docteur **O. DEUX**

S'adresser à la

PHARMACIE DU TRICHON

PLACE DU TRICHON, A ROUBAIX

Pectoral sulfuro Balsamique **DEUX** pour la prompte guérison des rhumes, Bronchites aiguës et chroniques, Enrouements, Laryngites et toutes affections des organes respiratoires.

Pilules Antinévralgiques

Exécution soignée de toutes les ordonnances médicales

PRIX MODÉRÉS

Tous ces produits sont de qualité supérieure

A LA TOUR EIFFEL

Chaînes argent, 2 fr. 50

REMONTOIR ARGENT, 13 fr.

Remontoir or, chaînes argent, 4 à 4000 francs, garantis 2 à 25 ans.

22 MONTRE argent, cuvette argent, à cylindre, 10 rubis, garantie 4 ans.

VOYEZ LA ZIMMER

Fabricant d'Horlogerie

Exposition de la Société horlogère

21, Rue Rollet, à Besançon (Doubs).

Envoi gratis et PT CATALOGUE et DESSIN

Montre nickel 4 fr. Acier 7 fr. Argent 14 fr.

Cabinet de

M. Charles POLACK

Chirurgien-Dentiste

56, rue d'Inkermann, ROUBAIX

Visible tous les Mardi et Vendredi

de **2 heures à 5 heures du soir**

M. POLACK se rend à domicile sur demande

MAISON DE CONFIANCE

SIROP de RAIFORT IODÉ de GRIMAULT & Cie

DEPUIS TRENTE ANNÉES, CE MÉDICAMENT DONNE LES RÉSULTATS LES PLUS DÉMONSTRATIFS DANS LES MALADIES DES ENFANTS, POUR REMPLACER L'HUILE DE FOIE DE MORUE et le SIROP ANTISCROFULEUX

Il est souverain contre l'engorgement et l'inflammation des glandes du cou, les gourmes, croûtes de lait et les diverses éruptions de la peau, de la tête et du visage. Il excite l'appétit, tonifie les tissus, combat la pâleur et la mollesse des chairs ; c'est un excellent dépuratif, mieux toléré que l'Iodure de potassium.

Le Sirop de Raifort Iodé exigeant des mois de préparation et des soins spéciaux, se défier des mélanges de sirop de Raifort iodé et de teinture d'Iode proposés à sa place.

DÉPOT DANS TOUTES LES PHARMACIES.

Feuilleton de l'*Avenir de Roubaix-Tourcoing* 43

LE CLUB des Coquins

Par Alexis BOUVIER

DEUXIÈME PARTIE

Mlle Beau-Sourire

— Ne nous pressons pas, mes amis, les gens qui nous poursuivaient hier, reconnaissant leur erreur, nous envoient notre dîner.

— Peut-être, fit Bourgeonnette, avons-nous oublié quelque chose...

— De payer ! Cétait, fit Chérie cruntive.

— Ces gens sont au-dessus de ces détails avec les artistes.

C'était effectivement un marmiton, un enfant d'une quinzaine d'années qui courait en se dirigeant vers eux ; il tranchait de la blancheur de son costume sur le vert des arbres, assombri par la nuit ombageuse, il arrive, la face rouge comme une pivoine dans la crème, devant le paillasse.

— Monsieur, fit-il, on vous demande à la maison.

Reconnaissant le fils de l'aubergiste chez lequel il était descendu la veille, le patron demeura surpris.

— Qui me demande ?

— Un monsieur... très bien mis, un Parisien, il a payé la note à papa, il a offert ce qu'on voudrait si on vous trouvait... Moi, j'ai raconté que je venais vous laustéd dans la haie... et alors il m'a donné quarante sous pour venir vous chercher... Surtout, a-t-il dit, qu'ils viennent tous.

— Eh bien, mes enfants, fit orgueilleusement le paillasse, eh bien ! insultez-vous encore votre patron ? A qui devez-vous cette aubaine ? Un noble étranger qui vient sans doute vous faire de brillantes propositions.

Le patron prit à part le jeune marmiton, et le regard constamment fixé sur le sien, il lui fit prudemment subir un minutieux interrogatoire, ne voulant pas être la dupe de l'hôtelier, qui les ferait ainsi revenir pour les livrer aux autorités.

Puis il termina philosophiquement en se disant :

— Après tout... quand on nous prendrait... nous aurions un gîte, au moins.

Les quatre saltimbanques ne se firent pas prier, et ils suivirent le marmiton. Il laissait tout à fait nuit lorsqu'ils arrivèrent au village, et entrèrent dans la première auberge, au *Lion d'or*. C'était la seule auberge des environs de village, à haute porte, à grande cour, toute pleine de fumier, sur lequel picoraient des poules et se vautraît le porc ; des cuisines s'exhalait l'odeur de la broche, dont la flamme illuminait tout...

Pour entrer dans la salle de l'auberge, il fallait monter quelques marches ; elle était en porte, grincait, sur sa tringle rouillée, la vieille enseigne où se voyait le lion ensoleillé.

Quand les *artistes* entrèrent, la grande salle était vide, et la maîtresse de l'auberge, le sourire sur les lèvres, s'avança vers eux et dit :

— Monsieur, on a remis vos malles dans vos chambre, voulez-vous y monter avant de prendre place à la table où ce monsieur vous attend ? Vous m'auriez prévenu hier, j'aurais attendu un jour. Il faut excuser ma rudesse ; nous sommes un peu trompés.

Les quatre saltimbanques se regardaient ébahis. Ce fut Bourgeonnette qui remit le plus tôt à la douce réalité en disant :

— Nous monterons dans les chambres après le dîner ; mangeons d'abord... Puis je brûle de connaître ce généreux étranger.

— Que l'on monte ces bagages avec les suites, commanda le patron, en montrant les paquets de logeur et les instruments.

Vivement alors les deux femmes réparèrent leurs coiffures, lissèrent leurs bandeaux, pendant que les deux hommes se seconaient.

Ils entrèrent dans la salle à manger, saluant avec obséquiosité, les femmes faisant des révérences et montrant dans un large sourire leurs dents effaunes. La bonne jeune encore, très élégamment vêtue, vint au devant d'eux et dit :

— C'est vous qu'on appelle Nib-de-Naz ?

— C'est le subrignet sous lequel je suis connu. Vous savez, c'est l'habitude des artistes ; on a des familles à ménager.

— Monsieur s'appelle Finot ?...

— Il cache sous ce pseudonyme un grand nom.

L'homme continua :

— Mademoiselle Bourgeonnette ?...

— Un subriquet ridicule que je subis. fit-elle d'une mine boudeuse. Je me nomme Ange de Saint-Par.

L'homme sourit et reprit :

— Et vous, La Chérie ?

— Oui, monsieur. Moi, c'est l'abréviatif de Puncherie.

— Mademoiselle et messieurs, moi, je me nomme le comte de Saint-Mards.

Tous saluèrent avec empressement. Bourgeonnette minaudait en répétant :

— Enchantée de faire connaissance avec vous, monsieur le comte.

— Maintenant que nous savons qui nous sommes, si vous le voulez, nous allons nous mettre à table et nous causerons après le dîner.

— Voilà qui est parlé, Monsieur de Saint-Mards, dit Nib-de-Naz.

— Que ces gentilshommes ont d'esprit ! fit Bourgeonnette en s'asseyant en face de lui.

Saints-Mards fit servir aussitôt. Véritablement c'était une curieuse chose à voir que ce dîner. On eut craindre un instant que les plats ne suffisaient ce qu'ils avaient contenu. La servante et les marmitons qui servaient échangeaient des regards épouvantés, c'était le quatrième plat qu'ils mettaient sur la table, et tout avait disparu... Nib-de-Naz essuyait sa bouche, et se penchant négligemment vers le marmiton disait :

— Continuez le service... ne faites pas d'arrêt, ça dérange l'appétit.

Penché sur sa chaise, Saint-Mards, qui, depuis longtemps, touchait à peine au plat qu'on lui présentait, admirait des appétits infinis... Dans la cuisine, le maître de l'auberge se demandait s'il n'était pas prudent de prévoir le nouveau de longue bronchite Saint-Mards, une heure après l'arrivée de la troupe de Nib-de-Naz au *Lion d'Or*, il aurait fallu se contenter de plaindre le malheureux voyageur qui venait vous affamer, demander une bouchée de pain... Il ne restait plus que des poules au poulailler ; les sauces, les rôtis, les crèmes, les desserts... tout avait été engloutit.

Ces derniers étaient, il est vrai, dans les poches des dames, ce qui revenait absolument au même.

Le dîner achevé, les artistes attendaient curieusement que Saint-Mards leur donnât le mot de ces libéralités.

Il se taisait, et ce fut Nib-de-Naz qui, prenant le cigare qu'il lui offrait, dit :

— Ne vous pressez pas, monsieur le comte, ces dames fument, vous pouvez leur en offrir... et tout en fumant, vous nous contenterez en quoi nous pouvons vous montrer la reconnaissance que nous avons pour la délicieuse soirée que vous nous faites passer.

— C'est simple, je cherche un abandonné... et il hésite... Vous pourriez peut-être me donner des renseignements sur lui...

— Expliquez-vous, monsieur le comte, dirent à la fois le saltimbanque et Bourgeonnette. Chérie, indifférente, grignotait toujours son dessert.

Finot avait regardé Saint-Mards, et aussitôt ses yeux s'étaient baissés, sa tête s'était penchée...

Saint-Mards le regardait toujours, le voyant embarrassé, son but atteint sans doute, il ramena la conversation au comique... en disant à Nib-de-Naz :

— Vous devez avoir dans votre vie un abandon à vous reprocher, peut-être ?

— Je vous devine... il y a là-dessous un héritage.

— Peut-être, fit en riant Saint-Mards.

— Si c'était vrai ! dit en ouvrant démesurément ses grands yeux Bourgeonnette, à qui la perspective de la fortune fit perdre toute retenue au point qu'elle dit : Antonin, raconte ma vie à M. le comte !...

— Bourgeonnette ! s'écrama vivement Nib-de-Naz, ennuyé de ce cri du cœur qui avait révélé les relations qu'ils s'acharnaient à croire inconnues de tous.

Ce mot sembla avoir enfoncé dans le cœur de Mlle Chérie, qui pinca ses lèvres pour ne pas éclater de rire.

— Ecoutez-moi, monsieur, et si vous avez des renseignements à me donner sur elle et sur lui...

— Je vous écoute, fit Saint-Mards, s'amusant de l'impudence de Nib-de-Naz.

— Dans ce temps-là, monsieur le comte, c'est moi qui, dans les fêtes, avais la plus belle bague ; j'avais cheval et voiture... Dans une baraque voisine de la mienne, à la vogue de Saint-Rambert, était une femme superbe, une Africaine... une fille du désert, comme disait son maître ; elle était naive comme l'enfant qui vient de naître ; je lui apportais des fleurs, des petits couteaux qui se fermaient, des bracelets de verre, des miroirs enrichis de pierres fausses ; enfin, tout ce que je trouvais de plus beau dans les boutiques de la foire. J'étais épris d'elle, elle s'épris de moi.

— Pour raconter ces choses-là, vous devriez faire sortir les dames, interrompit Bourgeonnette piquée.

— Nib-de-Naz se contenta de hausser les épaules et il continua :

— Elle abandonna tout pour partager mon existence. Elle s'était mise à avaler des sabres, de l'étoupe enflammée et autres objets précieux. On l'exposait souvent en ville pour donner des séances particulières. Au retour, elle me rapportait fidèlement ce qu'elle avait gagné, ayant conservé soigneusement dans son estomac, avec sollicitude, chétives en or, poignées de sabres sorties de diamants.

— Vous me faites faire le même métier, marguès Bourgeonnette.

— Ecoutez donc, fit Chérie, rongeant des amandes.

— Un jour, hélas ! elle partit, pour ne plus revenir ; et ce jour-là, je venais de devenir père... Elle me laissa l'enfant et ma douleur... et ne revint plus. Ne voulant avoir aucun souvenir de l'ingrate, j'abandonnais mon fils... et c'est mon éternel remorde.

— Et vous ne mêtes jamais en quelle était devenue ? demanda Saint-Mards pour parler.

— Elle s'était enrôlée dans une bande de comédiens... Ah ! monsieur le comte, moi qui ai si souvent désiré avoir une famille, est-ce de lui que vous venez me parler ?...

La suivre.